

1866.  
—  
Mesures  
prises pendant  
le ministère  
de MM. Friant  
et Osmont.

s'était mis à l'œuvre; il avait cherché à rétablir l'ordre et à simplifier les rouages administratifs de façon à faire arriver, jusque dans les caisses centrales, les revenus publics, trop souvent absorbés avant d'avoir pu y parvenir. Pour réussir, il demandait parfois aux fonctionnaires de l'intendance une collaboration à laquelle les services financiers de l'Empire eussent certainement beaucoup gagné; mais l'administration de l'armée française allait ainsi se superposer à l'administration mexicaine, et le maréchal s'y opposait. A défaut de fonctionnaires militaires, et au grand déplaisir du maréchal, M. Friant employa des Français venus au Mexique pour chercher fortune; le maréchal se plaignait de voir « tant de noms français dans l'administration mexicaine ». Toutefois, pour remplir le trésor, l'ordre seul ne suffisait pas, il fallait créer des revenus; M. Friant s'efforça de faire rentrer quelques anciennes créances oubliées; puis il proposa d'établir un impôt de 15 p. % sur les prix d'achat de toutes les anciennes propriétés ecclésiastiques, qu'elles eussent été ou non régulièrement adjudgées. Cette mesure, contraire aux promesses faites par le maréchal Forey, renouvelées par l'Empereur, et qui assimilait les propriétés légalement acquises à celles frauduleusement possédées, souleva un grand mécontentement, surtout chez les résidents étrangers entre les mains desquels se trouvaient une grande partie de ces biens. Les représentants des puissances étrangères s'en émurent. Des protestations furent adressées au ministre de France et au maréchal, et l'impôt ne put jamais être perçu.

Désireux d'accroître les ressources du trésor, M. l'intendant Friant chercha d'autre part à en diminuer les charges; il se vit bientôt alors en présence des intérêts français. Il trouvait injuste de faire payer sur les finances mexicaines

des sommes réclamées par le payeur en chef de l'armée pour dépenses relatives aux bataillons de cazadores et pour le transport des dépêches de l'armée française; il lui fut dès ce moment très-difficile de concilier ses fonctions d'intendant en chef avec celles de ministre du gouvernement mexicain. En outre, comme il émettait des traites sur les douanes de Vera-Cruz, hypothéquées en faveur de la France par la convention du 30 juillet, il provoqua des réclamations de M. de Maintenant, inspecteur général des finances, chef des services financiers français <sup>(1)</sup>.

Il avait été également impossible au général Osmont, d'obtenir quelque résultat important au sujet de la réorganisation militaire. Le maréchal se montrait mal disposé à son égard. Ses attributions complexes comme chef d'état-major et ministre de la guerre mexicain étaient difficiles à distinguer; aussi lui était-il arrivé de donner des ordres à des officiers français au sujet d'affaires purement mexicaines. Le maréchal, en étant informé, prescrivit aux officiers de ne pas s'y conformer, et de « renvoyer, sans en accuser réception, toute dépêche émanée du ministère de la guerre mexicain, quelle que fût la signature placée au bas <sup>(2)</sup> ».

Ces tracasseries de détail, dont les conséquences pouvaient devenir graves, ne permettaient pas aux officiers français de conserver des fonctions dans le gouvernement mexicain. D'ailleurs l'empereur Maximilien, après avoir cherché en vain ses appuis, d'abord auprès du parti libéral, ensuite près du parti de l'alliance française, se jetait maintenant dans les bras du parti clérical, qu'il avait jusqu'alors

(1) M. de Maintenant à M. l'intendant Friant, 9 septembre.

(2) Le maréchal au général Douay, 6 septembre 1866.

1866.

tenu éloigné des affaires. Le 14 septembre, il forma un nouveau cabinet sous la présidence de M. Lares, ami et agent de l'archevêque de Mexico. A la suite de cette importante modification politique, une grande manifestation eut lieu; deux cents personnes notables se rendirent au palais de Chapultepec pour remercier l'Empereur et lui donner l'assurance d'un concours dévoué (1). Vers cette époque, l'abbé Fischer, envoyé en mission à Rome, revenait avec les bases d'un concordat, et l'on espérait régler la question des biens ecclésiastiques moyennant un paiement de 10 pour cent de leur valeur au clergé dépossédé (2).

Comme pour indiquer nettement le programme qu'il se proposait de suivre, la première mesure du nouveau cabinet, mesure de détail, mais significative, fut d'enlever l'administration des cimetières aux ayuntamientos et de la remettre aux mains du clergé.

Le maréchal Bazaine donna l'ordre aux deux ministres français d'opter d'une manière définitive entre leurs portefeuilles ou leurs emplois dans le corps expéditionnaire; malgré les instances très-vives de l'Empereur et de l'archevêque de Mexico, le maréchal ayant maintenu cette décision, ils donnèrent leur démission de ministre (3).

Il était douteux que l'appui des conservateurs cléricaux pût relever la situation désespérée de l'Empire. Le prestige

(1) Rapport au ministre, 20 septembre.

(2) Le maréchal au ministre, 27 septembre.

(3) « Je le regrette, écrivait M. l'intendant Friant au ministre de la guerre, à Paris, car nous ne pouvons plus espérer le remboursement, qui était ma principale préoccupation, des sommes dues à votre ministère.

« J'étais d'autant plus fondé à avoir cette espérance que, sans subvention, seulement avec l'impôt des contributions indirectes et dans les deux mois les plus mauvais de l'année, j'avais pourvu jusqu'à ce jour à tous les besoins de l'État. »  
— M. l'intendant Friant au ministre de la guerre, 15 septembre.

1866.

personnel de l'Empereur paraissait même perdu; beaucoup d'hommes influents du parti fédéraliste, ralliés momentanément, restaient encore inactifs; mais ils déclaraient hautement qu'aussitôt l'armée française partie, ils soulèveraient le pays. L'effectif des troupes impériales mexicaines diminuait chaque jour, tandis que les bandes libérales, partout en mouvement, formaient depuis les terres chaudes de Vera-Cruz par la Huasteca, le Tamaulipas, la Laguna, et la Sierra Morones au nord; par l'Etat d'Oajaca, le Guerrero, et le Michoacan au sud, un cercle de fer qui se rétrécissait chaque jour et au centre duquel l'Empire devait inévitablement périr étouffé.

Les troupes françaises gardaient, la plupart du temps, un rôle passif et se bornaient à faire respecter les positions qu'elles conservaient encore; cependant, au commencement de l'année 1866, avant l'arrivée des instructions qui ordonnaient le rapatriement du corps expéditionnaire, elles avaient entrepris quelques expéditions dans le Tamaulipas. Il en avait été de même au sud de la province de Michoacan, où les chefs libéraux étaient non moins entreprenants.

Le combat de Santa Ana Amatlan (12 octobre 1865), à la suite duquel les généraux républicains Arteaga et Salazar furent passés par les armes, n'avait été qu'un épisode de l'interminable campagne qui se poursuivait dans cette province. Très-peu de temps après, Regules, à la tête de plusieurs milliers d'hommes, était entré dans les districts d'Acambaro et de Maravatio, et s'était avancé jusqu'à Temascaltepec, au sud de Toluca (26 décembre 1865), pour se mettre en relations avec Porfirio Diaz, qui opérait dans l'Etat d'Oajaca. Il revint ensuite dans le Michoacan et fit une pointe vers la Piedad.

Opérations  
dans  
le Michoacan  
et  
l'Etat d'Oajaca.

4866.

Le général Aymard se trouvait à cette époque du côté de Leon avec le 51<sup>e</sup> de ligne ; il envoya aussitôt quatre compagnies garder les passages du Rio de Lerma à la Piedad, et le général Mendez <sup>(1)</sup>, s'étant mis à la poursuite de l'ennemi, l'atteignit le 21 janvier 1866, à Tacambaro, et le 28, à la Palma. Il livra un sanglant combat à un corps de 2,500 hommes et lui fit sept cents prisonniers. Le 20 février, il rencontra de nouveau, près d'Uruapan, l'ennemi fort de trois mille hommes et l'attaquait avec un millier de fantassins et cinq cents cavaliers. Il eut cent cinquante hommes hors de combat ; les libéraux perdirent (suivant le rapport de Mendez) trois cents prisonniers et deux cents morts ; ils se retirèrent en bon ordre sur Reyes et sur Tacambaro, après avoir laissé une garnison dans Uruapan. Regules marcha de nouveau sur la Piedad, et passa le Rio de Lerma au gué de la Concepcion (11 mars) ; à l'approche d'une colonne française, sous les ordres du général Aymard, il rétrograda rapidement ; néanmoins, dans la nuit du 17 au 18 mars, il se laissa surprendre à Tenguecho près de Zamora. Le général Aymard, avec cinq compagnies et un escadron, ayant pu dissimuler son mouvement, tomba sur le campement ennemi, enleva neuf cents chevaux, huit cents armes, trois drapeaux. Les libéraux s'enfuirent dans toutes les directions ; ils perdirent vingt-sept prisonniers et vingt-six morts. La colonne française eut seulement deux hommes blessés. Le général Aymard, après avoir ramené ses prises à Zamora, marcha sur Uruapan, où il entra sans coup férir ; il y laissa provisoirement une garnison française, puis revint à petites journées sur la Piedad et sur Lagos.

(1) Le colonel Mendez avait été nommé général à la suite du combat de Santa Ana Amatlan.

4866.

Regules, complètement désorganisé, s'enfonça dans le Sud pour s'y refaire ; le maréchal prescrivit au général Mendez de continuer la poursuite à outrance ; il le fit soutenir par une colonne, sous les ordres du général Clinchant, qui se porta de Queretaro à Patzcuaro, et par le bataillon de tirailleurs algériens qui fut envoyé de Mexico sur Zitacuaro et Tusanlan. En même temps, des troupes mexicaines devaient garder les routes de l'Etat de Jalisco, vers Zamora, los Reyes, Tancitaro, Coalcoman, tandis que, dans le Guerrero, une autre colonne s'avancerait de Teloapan sur Huetamo.

Le général Mendez, parti de Morelia le 8 avril, se porta sur San Pedro Jorullo, où se trouvait Regules avec deux cents officiers et quatre cents hommes. Regules se replia sur Huetamo, mais Mendez craignit de le suivre sur sa route de retraite, en traversant cinquante lieues d'un pays sans ressources. Il remonta vers Ario, prit la route de Tacambaro, et, le 25 avril, il entra sans résistance à Huetamo. Regules avait déjà passé le Rio de las Balzas et disséminé ses forces. Mendez n'avait plus qu'à rétrograder, et les colonnes françaises se replièrent également <sup>(1)</sup>.

Les mois de mai et de juin se passèrent en marches et contre-marches ; enfin, la saison des pluies fit rentrer la plupart des guérillas chez eux. Regules seul était infatigable ; dès le 27 mai, on le retrouve à Zitacuaro, il en chasse la garnison mexicaine qui avait remplacé les tirailleurs algériens, et rase cette malheureuse bourgade dont le sort était d'être sans cesse prise, reprise, et brûlée par les uns et les autres. Il marche ensuite sur Toluca ; son avant-garde s'avance jusqu'à Ixtlahuaca (15 juillet), et ne

(1) Le maréchal au ministre, 28 avril, 9 mai.

1866.

bat en retraite que devant des détachements français envoyés contre elle.

En rentrant dans l'Etat de Guanajuato, le général Aymard avait dû s'occuper de dégager la région comprise entre le Rio de Lerma et Leon. De nombreuses guérillas s'y montraient et attaquaient fréquemment les petits postes franco-mexicains. Le général Aymard les poursuivit ; le 15 mai, il atteignit, à Frias, 450 cavaliers, commandés par Torres, les battit complètement, et leur mit cent cinquante hommes hors de combat ; le 10 juin, l'ennemi fut encore battu à l'hacienda Colorado par le commandant Lalanne. La saison des pluies étant fort avancée, les bandes se dispersèrent. Peu de temps après, le général Aymard revint à Mexico, par la route de Celaya, Acambaro, Maravatio. Il alléga ses troupes, fit une pointe rapide sur Zitacuaro (10 août), rejeta l'ennemi sur Laureles, et continua sa route. Regules revint aussitôt et le suivit à trois ou quatre journées de distance. Le 25 août, il était de nouveau à Ixtlahuaca, avec deux mille hommes. Il fallut en toute hâte envoyer, de Mexico à Toluca, un renfort de deux compagnies françaises et de quatre cents Mexicains, pour empêcher l'ennemi de s'emparer de cette ville.

C'est à cette époque que l'empereur Maximilien demandait au maréchal si l'armée française laisserait envahir tout le territoire, et qu'il réclamait l'envoi, dans le Michoacan, d'une forte colonne française, pour en « terminer » la pacification. Mais comment pacifier un pays où les libéraux étaient sûrs de trouver dans chaque maison un abri, dans chaque habitant un ami ? La rapidité étonnante avec laquelle Regules reformait des corps de plusieurs milliers d'hommes, lorsque la veille on le croyait épuisé, anéanti, donne l'idée des ressources que lui offraient ces provinces. Les repro-

1866.

ches que l'empereur Maximilien adressait si amèrement au maréchal Bazaine, au sujet des insurrections continuelles du Michoacan, prouvent qu'il ne se rendait aucun compte de l'esprit véritable du pays et de l'impossibilité de jamais réduire un ennemi ainsi organisé.

Il y avait lieu de se féliciter que des difficultés diverses eussent empêché les bandes libérales, disséminées dans les Etats de Michoacan, de Guerrero, et d'Oajaca, de se concentrer et de combiner leurs efforts ; la situation des troupes impérialistes, dans ces provinces, y fût devenue très-périlleuse. Au commencement de l'année 1866, Porfirio Diaz, qui avait repris le commandement des forces républicaines de l'Etat d'Oajaca, ne disposait encore que de quelques centaines d'hommes, avec lesquels il essaya d'inquiéter les communications entre Puebla et Oajaca ; des colonnes légères suffirent pour le forcer à se retirer du côté de Jamiltepec. Un renfort de quatre cents hommes et trois canons, qu'Alvarez lui envoya du Guerrero, lui permit de reprendre l'offensive ; il enleva Jamiltepec aux impérialistes (28 mars), et conserva cette ville pendant quelques semaines. Le 11 mai, l'autorité de l'Empereur y fut rétablie, et, en dépit des dissentiments qui existaient entre les fonctionnaires civils et les officiers autrichiens, la situation générale de la province d'Oajaca pouvait néanmoins paraître assez satisfaisante ; malheureusement ces rivalités s'accusèrent de plus en plus, les officiers autrichiens refusaient de recevoir des ordres du préfet politique ; ils prétendaient au contraire en donner aux troupes mexicaines. Le préfet réclamait sa liberté d'action, et les tiraillements, compliqués par le manque d'argent, rendirent impossible toute action militaire sérieuse.

Porfirio Diaz sut en profiter ; au mois d'août, il était avec

1866.

douze cents hommes dans la vallée d'Oajaca, et s'emparait de Teotitlan ; il échoua devant Huajuapán (4 septembre), se retira d'abord sur Tlajaco, puis dans la Sierra, pour éviter une colonne autrichienne envoyée contre lui. D'un autre côté, les guérillas de Figueroa et d'El Chato avaient de fréquents engagements avec les détachements autrichiens.

Dans le Guerrero, Alvarez était toujours le maître incontesté du pays. Il fallait l'énergie peu ordinaire du général mexicain Montenegro pour que la garnison impérialiste pût se maintenir dans le port d'Acapulco. L'ennemi la bloquait étroitement ; sur un effectif qui s'élevait environ à 750 hommes au 1<sup>er</sup> août, elle avait perdu 260 hommes par les maladies et 170 déserteurs ; il ne restait pas trois cents hommes valides, et le général Montenegro, sans solde, sans vivres, continuait cependant à se défendre dans le fort et dans les rues adjacentes. Un bâtiment de la marine française, alors sur rade, lui procurait quelques vivres, des munitions, et lui prêtait le concours de ses canots et de ses marins. Le maréchal avait, à plusieurs reprises, ordonné l'envoi de renforts à cette garnison décimée. Un détachement mexicain devait partir de Manzanillo, un autre, de Jamiltepec et s'embarquer à Pochutla ; ni l'un ni l'autre ne se trouvèrent au port d'embarquement lorsque les navires de l'escadre s'y présentèrent ; Acapulco fut laissé à ses propres forces.

Cependant le maréchal, pour se conformer aux ordres de son gouvernement, faisait acheminer vers la côte les troupes désignées pour partir dans les derniers mois de 1866. C'étaient le 7<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, le 51<sup>e</sup>, le 81<sup>e</sup> de ligne, deux escadrons de cavalerie, une batterie,

1866.

une compagnie du génie, etc. Un grand nombre d'hommes ayant été versés dans les autres corps pour en élever l'effectif, ou étant passés aux bataillons de cazadores, le chiffre total de ces troupes ne dépassait pas 2,500 hommes ; mais on rapatriait en outre 2,600 libérables.

Le maréchal avait reçu, au mois d'avril précédent, l'invitation de rentrer avec ce premier échelon et de remettre le commandement au général Douay. Les circonstances étaient si difficiles que ce changement dans la direction des opérations militaires pouvait avoir des inconvénients. D'ailleurs, le général Douay désapprouvait l'évacuation par échelons, et déclarait renoncer à l'honneur du commandement en chef, plutôt que d'assumer la responsabilité d'un plan d'opérations qu'il trouvait mauvais. Tout le poids de la situation militaire et politique reposait donc sur le maréchal ; et, quoique l'empereur Napoléon se fût laissé influencer quelquefois par les accusations portées contre lui, plus le moment critique approchait, plus on sentait la nécessité de laisser jusqu'à la fin le commandement entre ses mains. Le maréchal Randon, ministre de la guerre, lui écrivit, le 15 août, que « le Gouvernement regardait comme très-important qu'il dirigeât les mouvements de l'armée aussi longtemps que les circonstances le commanderaient, et que *son opinion personnelle tout entière était qu'il ne devait quitter le Mexique qu'avec la dernière colonne.* » Le maréchal répondit qu'il resterait « *jusqu'au dernier soldat* » <sup>(1)</sup>, et qu'il saurait ramener ses troupes sans que l'honneur du drapeau reçût la moindre atteinte.

Une telle marque de confiance, un pareil encouragement, désaveu des méfiances antérieures, étaient précieux pour le

(1) Dépêche télégraphique du 13 septembre.

1866.

maréchal dans un moment où il avait à lutter, non-seulement contre les difficultés de la situation politique, contre les embarras que lui causait le gouvernement mexicain, mais encore contre un certain mécontentement qui se laissait voir dans l'armée. Beaucoup d'officiers s'étaient créés des sympathies dans les provinces et les villes qu'ils protégeaient depuis longtemps; ils éprouvaient un sentiment pénible en voyant perdu le fruit de tant de travaux, de tant de fatigues, et les chefs de bande, autrefois traqués et fugitifs, revenus en maîtres avant même que fût effacée la trace des pas de nos soldats. Les populations des villes étaient paralysées de terreur en apprenant le départ des garnisons françaises; les familles fuyaient en masse derrière les colonnes d'évacuation; et trop souvent les bandits, qui couraient aux avant-gardes des troupes à peu près régulières de l'armée libérale, se portaient à de cruelles vengeances contre les courageux citoyens restés à leur poste. Il était fort triste de battre en retraite dans de telles conditions.

Durs à la fatigue, intrépides au feu, pleins d'initiative et d'intelligence, nos soldats avaient donné les preuves des plus brillantes vertus militaires en mille combats dont la plupart resteront inconnus, parce que leur multiplicité même empêche l'histoire de les enregistrer tous. Dans aucune armée, on ne trouva jamais des éléments supérieurs à ceux qui composaient le corps expéditionnaire du Mexique; mais, trop confiantes en elles-mêmes, les troupes ne sentaient plus la nécessité d'être resserrées par les liens étroits de l'obéissance hiérarchique. Le maréchal se plaignait des tendances à la critique qui se manifestaient dans leurs rangs <sup>(1)</sup>.

(1) Le maréchal au ministre, 27 septembre.

Le 81<sup>e</sup> de ligne était arrivé à Vera-Cruz, le 26 septembre, pour s'embarquer; mais les déterminations du gouvernement français se modifièrent soudainement et, par une dépêche transmise par le câble transatlantique, l'ordre fut donné de suspendre tout embarquement partiel <sup>(1)</sup>. Un coup de vent de nord avait empêché l'embarquement du 81<sup>e</sup> de ligne; ce régiment rétrograda, et le mouvement des troupes vers la mer fut suspendu.

Le maréchal ayant demandé, par le télégraphe, à l'empereur Napoléon, s'il devait recommencer des expéditions pour remettre des garnisons mexicaines dans les places et les ports repris par les libéraux <sup>(2)</sup>, l'Empereur répondit :

« Ne recommencez pas d'expéditions lointaines, mais maintenez vos troupes réunies sur des points stratégiques de manière à pouvoir repousser toute attaque et embarquer facilement <sup>(3)</sup>. »

L'Empereur s'était rendu compte qu'une évacuation successive pourrait compromettre la sécurité des derniers détachements laissés au Mexique. Il était en outre décidé à provoquer l'abdication de l'empereur Maximilien; il espérait que les États-Unis lui en sauraient gré et consentiraient alors à favoriser l'établissement d'un nouveau gouvernement, qui sauvegardât les intérêts et la dignité de la France. Dans les conditions où l'on se trouvait, c'était en effet la meilleure solution que pût recevoir l'intervention française.

(1) Le maréchal au ministre, 27 septembre.

(2) Dépêche télégraphique de Mexico, 27 septembre; de la Nouvelle-Orléans, 7 octobre.

(3) Dépêche télégraphique de Biarritz, 8 octobre.

1866.

On arrête  
l'embarquement.  
Mission  
du général  
Castelnaud.